

MARENGO OU L'ÉTRANGE VICTOIRE
DE BONAPARTE

Jean TULARD
de l'Institut

MARENGO OU
L'ÉTRANGE VICTOIRE
DE BONAPARTE

DOCUMENT
BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2021
ISBN 978-2-283-03516-0

INTRODUCTION

La bataille de Marengo n'est pas dans les batailles de Napoléon celle que privilégient ses thuriféraires. D'abord défaite puis victoire, par surprise plutôt que par un coup de génie du Premier Consul, elle est la suite d'un passage du Grand-Saint-Bernard moins glorieux que celui peint par David.

Tout manque, côté français comme autrichien, en cette année 1800.

Objectif de Bonaparte : porter secours à Masséna assiégé dans Gênes par les Autrichiens et prendre ces derniers à revers. Mais Masséna capitule avant l'arrivée des secours.

De son côté, le général autrichien Melas se prépare à envahir le midi de la France quand Bonaparte surgit dans la vallée du Pô et l'oblige à rebrousser chemin pour l'affronter à Marengo. Grâce à sa supériorité numérique, Melas se croit vainqueur et il l'est pendant une poignée d'heures. Sûr alors de son succès, il part se reposer à Alexandrie, en Piémont, quand survient du côté français Desaix dont l'arrivée transforme la défaite de Bonaparte en victoire.

Mais Desaix est tué dans l'assaut qu'il mène contre l'Autrichien : il n'aura que des lauriers posthumes.

Même renversement de situation à Paris. Déjà Talleyrand et Fouché, ministres les plus importants du gouvernement, avaient anticipé une défaite. Bref moment de jouissance pour les deux « traîtres » à l'arrivée des premiers courriers suggérant une défaite du Premier Consul, mais l'annonce finale de la victoire renforce l'autorité de Bonaparte jusque-là incertaine et écarte la proclamation d'une république jacobine ou d'une restauration du roi.

Rien ne se passe comme prévu donc, si ce n'est l'effondrement des Autrichiens ; sauf qu'il se produit, non en Italie mais en Allemagne avec la victoire de Moreau à Hohenlinden, le 3 décembre 1800, un jour trop tard pour ouvrir la voie des 2 décembre : 1804, 1805, 1851.

Le vrai vainqueur des Autrichiens devient donc Moreau, rival en gloire militaire de Bonaparte. Non vraiment, rien ne se déroule comme attendu.

La deuxième campagne d'Italie n'est plus cette épopée des « mendiants de la gloire », emmenés par un jeune et fougueux général, longs cheveux au vent, qui « vole comme l'éclair et frappe comme la foudre ». Ce n'est plus cette folle chevauchée qui triompha à Lodi, Arcole ou Rivoli et que rien ne semblait arrêter.

Pourtant Marengo est unique dans le panthéon napoléonien, car la réalité va être progressivement masquée par la légende, une légende qui avait été esquissée à Arcole, lors de la précédente campagne.

Dans un premier temps, il faut donner à la bataille de Marengo une nouvelle dimension où progressivement s'imposera l'idée d'un retournement de situation dû à un repli stratégique effaçant l'image d'une déroute. Bonaparte recule pour mieux attendre le retour de Desaix et constituer avec ses forces fraîches une ligne défensive sur laquelle vient se briser la poursuite des Autrichiens qu'une contre-attaque surprend en pleine euphorie de la victoire et met en débandade. Tout aurait été maîtrisé, ce qui est évidemment faux.

Napoléon ne va cesser de refaire dans ce sens le récit de la bataille. À Sainte-Hélène encore, il consacre une dictée à Marengo, alors que l'enjeu n'est plus Moreau, qu'il fallait effacer, mais la postérité. Ensuite, il faut conférer un côté légendaire à Marengo. Peintres, David en tête, sculpteurs, architectes, en sont chargés dès 1800. L'épopée a besoin d'un héros. Il est trouvé en la personne de Desaix.

Celui-ci est tué sur le champ de bataille sans que sa mort soit d'abord remarquée. Il convient de lui donner une dimension épique.

La création d'un mythe héroïque s'impose, facilité par la jeunesse, le courage et les talents militaires du héros. Ainsi sera effacé Moreau, bon général mais dont la personnalité ne peut rivaliser avec celle de Desaix dont on rappelle avec complaisance les exploits sur le Rhin et dans cette Égypte qui le surnomma « le sultan juste ».

Le moindre détail compte pour glorifier Marengo, du chien Moustache au poulet Marengo. Le chien a bien existé, mais le poulet, on le verra plus loin, a-t-il vraiment été servi sur le champ de bataille ?

Reste le coup de théâtre, essentiel dans une bonne dramaturgie, qui transforme une déroute en victoire décisive et fait d'un probable proscrit un héros en marche vers le pouvoir absolu. On le verra, deux chefs-d'œuvre n'ont pas hésité à utiliser ce renversement du cours d'un destin comme ressort dramatique. *Une ténébreuse affaire*, roman de Balzac et *La Tosca*, pièce de Sardou devenue opéra par la grâce de Puccini. Chaque fois, la police, celle de Fouché comme celle de Scarpia, tire les ficelles du drame.

Alexandre Dumas lui-même ne pouvait laisser échapper une telle ressource romanesque : Marengo fournit une magnifique occasion de conclure en beauté son roman injustement méconnu, *Les Compagnons de Jéhu*. Et Stendhal lui-même ne finira-t-il pas par croire qu'il était à Marengo ?

Ainsi, manœuvres militaires et intrigues politiques, mort héroïque et grand opéra, recettes culinaires et toiles guerrières se mêlent pour exalter la bataille de Marengo, bataille pourtant bien modeste à côté de celles d'Austerlitz ou de Waterloo.

On a essayé ici de démêler la réalité de la légende.

CHAPITRE I

La bataille

Au retour d'Égypte, le coup d'État du 18 brumaire réussi et de nouvelles institutions mises en place, Bonaparte, devenu Premier Consul, se trouve contraint d'entrer en guerre contre l'Autriche, dernier membre avec l'Angleterre de la deuxième coalition contre la France formée alors qu'il était en Orient. Ses propositions de paix repoussées, Bonaparte doit faire face à deux armées autrichiennes. L'une venant d'Allemagne, sous le commandement du général baron Pál Kray, et forte de 100 000 hommes, menace la frontière du Rhin, l'autre en Italie, constituée de 120 000 soldats que dirige le général Michael von Melas, pousse ses avant-gardes jusqu'à Nice.

Le Premier Consul leur oppose deux armées, l'une sur le Rhin, l'autre en Italie.

Le commandement de l'armée du Rhin, constituée de 100 000 hommes, revient au général Moreau, considéré comme le meilleur chef militaire après Bonaparte. L'armée qui va intervenir en Italie avec 55 000 soldats, s'intitule « armée française de réserve » pour égarer les soupçons des espions autrichiens qui croiront qu'elle va renforcer Moreau.

Son chef nominal est Louis-Alexandre Berthier, alors ministre de la Guerre.

Les principes de la Constitution nouvellement établie, et ratifiée par référendum, ne permettaient pas au Premier Consul d'en prendre le commandement « au nom du principe de la division des pouvoirs », expliquera Napoléon dans ses dictées de Sainte-Hélène¹.

En réalité, faute de commander l'ensemble des opérations, pour ménager la susceptibilité de Moreau, Bonaparte ne voulait pas être mis sur le même plan que son rival. Il laisse le commandement de l'armée de réserve à Berthier, mais c'est lui qui dirige les opérations.

Une troisième armée est déjà en Italie, mais elle a été attaquée par les Autrichiens, en mars 1800 et éparpillée en deux tronçons. L'un, sous le général Suchet, s'est retiré dans le Var, l'autre sous le général Masséna, s'est laissé enfermer dans Gênes par le général Peter Karl Ott von Bártokéz, le 5 avril, avec peu de vivres et de munitions.

Tandis que Moreau, qui a refusé le plan de Bonaparte lui suggérant d'attaquer les forces autrichiennes avec toute son armée de la Suisse pour prendre Kray à revers, franchit sagement le Rhin et détache le général Lecourbe qui bat les Autrichiens à Stockach, au nord-ouest du lac de Constance, le 3 mai, Bonaparte, toujours à Paris, remplace Berthier par Carnot au ministère de la Guerre et confie à Murat le commandement de sa cavalerie.

1. *Correspondance de Napoléon I^{er}*, Paris, Plon, 1970, t. 30, p. 368.

Cambacérés assurera le pouvoir exécutif, en son absence. Bonaparte demande à Masséna de tenir jusqu'à son arrivée en Italie et à Suchet d'être prêt à venir manœuvrer sur les arrières de Melas.

Le 27 avril, il a fixé son choix sur le Grand-Saint-Bernard pour passer dans la péninsule. Il compte ainsi surprendre Melas qui ignore les intentions de l'armée de réserve. Dans son *Tableau analytique des principales combinaisons de la guerre*, le stratège Antoine de Jomini vante ce plan ayant « pour but l'anéantissement total de l'armée ennemie en tombant avec la rapidité de l'aigle sur ses communications ».

Le temps presse, alors que l'armée de Moreau accumule les succès dans le duché de Wurtemberg, à Engen, le 3, à Moeskirch, le 5 et bientôt à Biberach, grâce à Gouvion-Saint-Cyr, le 9. Toutefois Moreau reçoit l'ordre de Carnot, le 10 mai, de diriger 15 000 hommes en renfort vers l'Italie. Il va s'en trouver gêné pour poursuivre ses victoires. La rivalité entre Moreau et Bonaparte s'exacerbe.

Le 6 mai, Bonaparte a enfin quitté Paris. Il n'ignore pas que son autorité est encore faible et qu'il laisse derrière lui un nœud d'intrigues. Le soir, il fait étape à Avallon où il reçoit un envoyé de Masséna qui lui dépeint la situation de Gênes : impossible de tenir jusqu'à l'arrivée de l'armée de réserve.

Le 9 au matin, Bonaparte arrive à Genève et le 13, il rejoint l'armée de réserve rassemblée dans le Valais entre Saint-Maurice et Martigny. Il l'organise en trois corps d'armée confiés aux généraux Lannes, Victor et Duhesme. Celui

de Lannes formera l'avant-garde. Il devra traverser le Valais pour faire sa jonction avec les forces que commande le général Chabran dans le Val d'Aoste et passer le col du Grand-Saint-Bernard le 15 mai avant le jour.

Par ailleurs, Bonaparte envoie un message à Masséna : « [Dites-lui] que vous m'avez vu près du Saint-Bernard. Dans peu de temps, l'Italie sera conquise et Gênes délivrée¹. »

Le lendemain, la neige se met à tomber à Saint-Pierre que vient d'atteindre l'avant-garde. Le 16 mai, Lannes s'empare d'Aoste et atteint l'hospice du Grand-Saint-Bernard.

Quel était le plan de Bonaparte ? Il souhaitait une victoire décisive sur les Autrichiens pour les obliger à signer la paix. Il l'espérait plutôt en Italie. Il avait pensé que Moreau interviendrait en Suisse pour surprendre Kray sur ses arrières, détournant une partie des forces autrichiennes basées en Italie vers Schaffhouse. Il n'en a rien été. On l'a vu, Moreau a préféré franchir le Rhin. Par ailleurs, il espérait avec Masséna prendre en tenaille Melas, mais Masséna enfermé dans Gênes est proche de la reddition. Nouveau contretemps.

Les plans de Bonaparte sont donc bousculés.

Il conserve l'idée de déboucher en Italie par le Grand-Saint-Bernard, de préférence au Simplon. C'est une route plus courte mais plus difficile en raison de son altitude (2 472 m) et d'un mauvais réseau routier, le plus souvent de simples sentiers

1. Éd. Gachot, *La Deuxième Campagne d'Italie*, Paris, Plon, 1908, p. 55.

muletiers. Il faut pour le cavalier aller à pied en tenant le cheval par la bride, pour l'artilleur tirer avec des cordes les canons posés sur des traîneaux. Mais c'est le plus sûr moyen de surprendre les Autrichiens. Dans une lettre du 15 mai, adressée aux consuls Cambacérès et Lebrun, Bonaparte écrit : « L'avant-garde passe dans ces moments-ci le Saint-Bernard. Elle est commandée par le général Lannes. Nous avons quelques obstacles à vaincre. Le transport de l'artillerie par les Alpes ne sera pas un des moindres. Mais enfin toutes espèces de moyens seront employés¹. »

Le 18 mai, il précise :

Nous luttons contre la glace, la neige, les tourmentes et les avalanches. Le Saint-Bernard, étonné de voir tant de monde le franchir si brusquement, nous oppose quelques obstacles. Le tiers de notre artillerie de campagne a cependant déjà passé. Le général Berthier me mande qu'il est entré à Aoste. Le général Lannes qui commande l'avant-garde a eu avec un bataillon de Croates une affaire d'avant-poste de peu d'importance. Le bataillon qui voulait défendre l'entrée d'Aoste a été culbuté. Je suis ici au milieu du Valais, au pied des Grandes Alpes.

À moins que cela ne fût nécessaire, je crois que vous feriez bien de ne pas donner des nouvelles au public. Il vaut mieux attendre

1. Napoléon Bonaparte, *Correspondance générale*, tome troisième, Paris, Fayard, 2006, p. 245.

que l'armée soit en Italie et que les événements militaires soient sérieusement commencés¹.

Toujours cette fragilité du pouvoir à la merci d'une défaite ou de difficultés insurmontables.

La situation est inconfortable. Bonaparte écrit à Joséphine, de Martigny : « Je suis ici depuis trois jours au milieu du Valais et des Alpes, dans un couvent de Bernardins. On n'y voit jamais le soleil : juge si l'on y est agréablement². »

Le lendemain il apprend une mauvaise nouvelle. Berthier l'avertit que le fort de Bard fait obstacle sur la route de la vallée de la Doire et semble imprenable. « Que faire ? » demande Berthier. Réponse de Bonaparte : « Tentez l'impossible, mais passez. »

Sa colère éclate devant Bourrienne qui la consigne : « Ces imbéciles ne prendront jamais le fort de Bard. Je veux aller voir moi-même. Ils me forcent à m'occuper d'une pareille misère³. »

Il quitte Martigny, le lendemain matin, à cheval. Il est vêtu d'un habit bleu, redingote grise, culotte en drap blanc, gilet blanc, épée. Voilà qui annonce le tableau de David, mais il doit se rendre à la raison et chevaucher finalement une mule pour quitter Bourg-Saint-Pierre. Il presse son allure. Mais elle glisse et il manque de tomber dans un ravin. Mauvais présage qui se vérifie : le fort de

1. *Ibid.*, p. 254.

2. Napoléon, *Lettres d'amour à Joséphine*, Paris, Fayard, 1981, p. 150.

3. L.-A. Fauvelet de Bourrienne, *Mémoires*, éd. Lacroix, Paris, Garnier, 1903, t. II, p. 289.

Bard tient toujours. À vingt-trois heures, un courrier de Berthier le prévient qu'on peut tourner par des chemins de montagne ce fort de Bard.

Mauvaise journée, le 25 mai : alors qu'il devance son escorte, il est surpris avec Duroc par une patrouille de cavaliers autrichiens dont l'officier le somme de se rendre. Il est heureusement délivré par l'escorte qui le suivait. Arrivé au fort de Bard, inquiet de laisser des ennemis derrière lui, il donne l'ordre de le prendre d'assaut. C'est un échec.

Il doit se résoudre à suivre le même chemin que Lannes, mais il ne peut emmener que quinze pièces d'artillerie et en laisse une centaine derrière lui.

Le 24 mai, Lannes s'est emparé d'Ivrée, et le 26, débouchant en Piémont, il bouscule la division du général hongrois Karl Joseph Hadik von Futak à la Chiusella. La route vers le Pô supérieur est ouverte.

Le 29, Melas qui se préparait à attaquer Suchet dans le Var, apprend que Bonaparte, avec son armée, a franchi le Saint-Bernard.

Il est alors à Coni et s'avise du danger de voir ses communications avec Vienne coupées. Passé de l'autre côté des Alpes, le Premier Consul change de plan : plutôt que de se rendre à Gênes pour libérer Masséna, il décide de marcher sur Milan. De là, il contournera Melas qui va inévitablement foncer sur Gênes, et il coupera ses lignes de communication avec l'Autriche, ce que redoute Melas.

Le 30, il entre dans Verceil. Tandis que Murat prend Novare, Lannes descend le Pô vers Pavie. Le 1^{er} juin, le fort de Bard capitule enfin : canons et obusiers peuvent passer.

Le 2 juin, Bonaparte est dans Milan où le rejoint le détachement de l'armée d'Allemagne envoyé par Moreau sous le commandement du général Moncey. L'horizon s'éclaircit pour le Premier Consul. Malheureusement, Masséna capitule le 7 juin. Il obtient les honneurs de la guerre et le droit de se retirer avec ses soldats sur le Var.

Raisonnant à la place du général en chef Melas qui n'est plus retenu désormais par le siège de Gênes, Bonaparte pense que son adversaire a trois solutions : forcer le passage de la Stradella pour conserver ses lignes de communication avec l'Autriche, et donc attaquer directement l'armée de réserve, contourner les Français par le Pô, ou revenir vers Gênes pour y mener une guerre défensive.

C'est la première solution que choisit Melas. Pour l'en empêcher, Bonaparte lance Lannes sur Belgioioso, Murat sur Plaisance et Duhesme sur Crémone.

Le 8 juin, Lannes occupe le défilé de la Stradella, passage-clé pour les Autrichiens. Le lendemain, il se heurte à Montebello au corps du général Ott qui, de Gênes où il avait mené le siège, cherche à rejoindre Melas. Ott est battu et rejeté vers Tortone. Il perd 2 000 hommes.

La concentration de l'armée de réserve se fait facilement : avant-garde de Lannes, corps de Victor (divisions Chambarlhac et Gardanne), corps de Desaix (divisions Boudet et Monnier), garde consulaire, faite de 900 bonnets à poil, et cavalerie de Murat. En réserve : la division de Loison

près de Plaisance et celle de La Poype sur la rive gauche du Pô.

Son dispositif bien en place, Bonaparte se prépare à une attaque de Melas, soucieux de rétablir ses lignes de communication. Il est en infériorité numérique mais possède une armée supérieure en qualité.

Toutefois aucune attaque ne vient.

Bonaparte pense que Melas s'est replié vers Gênes et a choisi la solution défensive. Il se porte en avant vers la Scrivia. Le 13, Lannes, puis Victor passent la Scrivia et s'avancent jusqu'à la Bormida. Aucune résistance. Les Autrichiens seraient donc en retraite, mais dans quelle direction ? On voit ici la faiblesse de Bonaparte. Faute d'éclaireurs, faute d'un service de renseignement, sur un terrain peu étendu, il ignore tout des mouvements de l'ennemi qui, justement, est en train de foncer sur lui avec le gros de ses troupes.

Arrivé à Marengo, occupé aussitôt par Lannes, il pressent la proximité de l'ennemi mais l'imagine dispersé. Il s'installe à Torre Garofoli, à quelques kilomètres de Marengo.

À son tour, il disperse ses forces à la recherche des Autrichiens, notamment les divisions de Boudet et de Monnier, sous les ordres de Desaix.

Le 14 juin, le Premier Consul se réveille à cinq heures. À sept heures, il reçoit une lettre de Masséna qui est à Finale et ne peut plus lui être utile. Peu après lui parvient le bruit d'une forte canonnade du côté de Marengo.

C'est Melas qui, franchissant la Bormida, attaque, alors qu'on le croyait loin. Il a avec lui

l'essentiel de ses forces, soit trois corps : a) la division de l'Irlando-Autrichien O'Reilly von Ballinlough, b) le corps du général Ott, composé des divisions de Schellenberg et de Vogelsang, et c) celui sous son commandement, fort des divisions de Hadik, Kaim et Elsnitz, soit 30 000 hommes, 8 000 cavaliers et 100 canons.

En face 15 000 fantassins, 2 000 cavaliers et 40 canons. Bonaparte est la victime de son erreur : il a envoyé en éclaireurs de gros détachements et se trouve en infériorité numérique¹.

C'est Victor qui reçoit le premier choc qu'il n'attendait pas. Mais le terrain lui est favorable. La rive droite de la Bormida présente des ondulations, des vignes qui peuvent gêner une charge de cavalerie et un ruisseau, le Fontanone, qui offrent avec le petit village de Marengo une bonne ligne de défense. Victor puis Lannes s'y installent.

L'offensive autrichienne commence à neuf heures. Elle va durer jusqu'à quatorze heures.

Sous le feu de l'artillerie forte de seize pièces, O'Reilly, renforcé par la division de Hadik, oblige Gardanne et Chambarlhac, qui forment le corps de Victor, à se replier sur Marengo².

Il est dix heures lorsque Melas lance une nouvelle attaque : l'assaut de Hadik est repoussé, puis celui

1. J. Garnier, « Marengo », dans J. Tulard (dir.), *Dictionnaire Napoléon, I-Z*, Paris, Fayard, 1989, t. 2, p. 269.

2. Le lecteur trouvera en fin d'ouvrage deux cartes donnant à voir les mouvements de troupes lors de la bataille de Marengo.

de Kaim. Melas change de tactique et essaie de contourner la position des Français avec la brigade de cavalerie de Pilati von Tassulo, mais celle-ci est arrêtée et anéantie par Kellermann.

L'offensive reprend du côté autrichien. Quatre assauts de Kaim échouent. Mais à quatorze heures, Victor, à court de munitions, doit décrocher, entraînant Lannes dans sa retraite et laissant sur le terrain son artillerie. Sous le feu des canons autrichiens, leurs forces reculent sur près de quatre kilomètres, jusqu'au village de San Giuliano Vecchio. Le capitaine Coignet raconte : « L'artillerie nous accablait. Nos rangs se dégarnissaient à vue d'œil et personne ne venait nous soutenir. » De là la retraite. La bataille semble perdue pour les Français. Sûr de sa victoire, Melas qui est âgé part se reposer à Alexandrie, d'autant qu'il a été victime de deux chutes de cheval. Il laisse le commandement à Kaim.

Les estafettes partent des deux camps vers Rome, Vienne et Paris pour annoncer la défaite de l'armée de réserve.

Accouru vers onze heures, Bonaparte a mesuré son erreur. Il a en face de lui l'ensemble des forces de Melas. En infériorité numérique, il rappelle Desaix. Déjà, la division de Monnier l'avait rejoint.

C'est en reculant qu'il découvre qu'avec sa cavalerie, Ott menace de couper sa retraite en le débordant. La garde consulaire s'oppose à Ott mais est décimée par les canons autrichiens : 260 hommes tués sur 800. Le mouvement de recul s'amplifie. Il est emporté par une charge de la cavalerie autrichienne qui se lance à la poursuite des fuyards,

mais avec une certaine mollesse tant la victoire paraît assurée.

Le futur époux de Marie-Louise, Adam Albert de Neipperg, qui assista à la bataille, observe :

L'armée française se retira en grand désordre sur la plaine immense qui conduit par Spinetta et par la vieille route de Tortone vers Cascina Grossa et San Giuliano, protégeant sa fuite par quelques troupes d'infanterie et de cavalerie qui firent une retraite assez lente et mesurée grâce à la lenteur de la poursuite, à la marche grave et pathétique des grenadiers, tandis que nos fanfares entonnaient de la musique en signe de victoire, et à la coquetterie de nos bataillons marchant bien alignés sur cette bruyère qui leur rappelait apparemment tout le charme des places d'exercice de nos garnisons de paix.

Lorsqu'on voulut faire avancer notre cavalerie pour porter le dernier coup à la destruction de l'armée française dans laquelle le désordre et l'effroi étaient portés, d'une manière visible personne ne reçut d'ordre précis. Les bonnes dispositions de ceux qui commandaient cette cavalerie l'avaient tellement consumée, éparpillée, détachée de côté et d'autre, par escadrons, pelotons, etc., qu'à l'instant où notre infanterie victorieuse se trouva déployée, elle se révéla sans cavalerie.

L'armée française continua tranquillement sa retraite sans que nos corps songeassent à l'attaquer sur ses flancs et sur ses arrières. Ils

n'en avaient pas reçu l'ordre et s'en tinrent strictement à leurs instructions sans rien y changer¹.

Pour Kaim, le général autrichien qui remplace Melas, c'est encore la guerre en dentelles. On n'écrase pas un ennemi vaincu, on le poursuit avec mollesse, question de dignité. De toute façon la bataille est terminée.

Quels sont alors les sentiments de Bonaparte ? C'est sa première grande défaite. L'expédition vers les îles de la Madeleine (Sardaigne), les 23-25 février 1793, fut un échec, mais aux conséquences limitées. Par la suite, il n'a pu s'emparer de la ville de Saint-Jean-d'Acre défendue par le Turc Djeddar Pacha et Antoine de Phélippeaux – un officier d'artillerie français royaliste passé au service des Anglais – mais là encore, s'il lui fallut rebrousser chemin, Bonaparte tenait toujours Le Caire. À Marengo, la défaite n'est pas irrémédiable et l'Italie n'est pas perdue. Cependant, les forces françaises sont désormais affaiblies et le contraste avec les victoires de Moreau en Allemagne ne sert pas le prestige du Premier Consul. Son autorité risque d'en souffrir à Paris.

Monté sur le clocher de San Giuliano Nuovo, pour mesurer l'ampleur de sa défaite, Bonaparte aperçoit Desaix qui accourt avec la division de Boudet. Il est dix-sept heures.

Bonaparte décide d'arrêter la retraite. Il établit immédiatement de part et d'autre de la route

1. Cité par J. Garnier, « Marengo » *op. cit.*

de Tortone deux demi-brigades qu'il a reprises en main et fait installer 18 canons réunis par Marmont.

Derrière se rassemblent plusieurs régiments de cavalerie sous Kellermann. Ils sont chargés d'attaquer les flancs de l'ennemi.

Selon Neipperg, déjà cité, « Bonaparte résolut de livrer encore un combat d'arrière-garde pour nous arrêter et donner à son armée le temps de filer et de gagner la nuit pour favoriser la retraite¹ ».

Ce combat d'arrière-garde va se révéler décisif grâce à l'arrivée des troupes fraîches de Desaix et à la cavalerie de Kellermann. Selon certains témoins, c'est Desaix et non Bonaparte qui aurait eu l'idée de la grande batterie d'artillerie improvisée².

Lorsque surgissent les Autrichiens, le général Anton von Zach en tête de la poursuite des fuyards, ils sont reçus par un violent feu d'artillerie qui les surprend et les arrête. Puis Desaix charge à la tête de la division de Boudet, renforcée par les cavaliers de Kellermann.

L'effet de surprise est grand sur une armée qui se croyait victorieuse et n'était plus sur ses gardes. Les premiers poursuivants se débandent. Les grenadiers autrichiens qui suivaient comme à la parade s'arrêtent et se préparent au combat, mais mitraillés par les canons de Marmont et encerclés par la cavalerie de Kellermann qui a fait un audacieux

1. *Ibid.*

2. Cf. J.-M. Marill, *Histoire des guerres révolutionnaires et impériales, 1789-1815*, Paris, Nouveau Monde, 2019, p. 245.

mouvement tournant, mettent bas les armes. Le général Zach est fait prisonnier.

Le général Ott qui suivait est emporté par le mouvement de repli des soldats autrichiens qui, à leur tour, fuient le champ de bataille. À la tombée de la nuit, ils ont repassé la Bormida. Les Français sont maîtres du terrain. La défaite s'est transformée en victoire grâce à l'apparition de Desaix.

Chateaubriand résume bien le déroulement de la bataille :

Une défaite commence cette victoire. Les corps de Lannes et de Victor, épuisés, cessent de combattre et abandonnent le terrain. La bataille se renouvelle avec quatre mille hommes d'infanterie que conduit Desaix et qu'appuie la brigade de cavalerie de Kellermann. Desaix est tué, une charge de Kellermann décide du succès de la journée qu'achève de compléter l'esprit commun [*sic*] de Melas¹.

Judicieusement employées dans la deuxième phase de la bataille, artillerie et cavalerie ont été les armes décisives. Bonaparte s'en souviendra.

Le prix de la victoire est élevé. Les Français ont perdu 6 000 hommes. Desaix a été tué d'une balle en plein cœur alors qu'il chargeait à la tête de la 9^e demi-brigade. Mort inaperçue sur le moment. Desaix ne portait pas de signe distinctif. Le général Champeaux est mort lui aussi dans l'engagement. Mais de son

1. F.-R. de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, éd. Levailant, Paris, Flammarion, 1948, t. I, p. 373.

côté, l'ennemi a laissé 9 400 morts sur le champ de bataille dont le général Hadik von Futak.

Le lendemain, un envoyé de Melas vient demander une suspension des hostilités à Bonaparte, à Torre Garofoli. Le soir même, à vingt-deux heures, Berthier, qui a, rappelons-le, le commandement de l'armée de réserve, signe à Alexandrie une convention par laquelle Melas abandonne ledit Piémont, la Lombardie et la Ligurie.

Une partie de l'Italie échappe toutefois à Bonaparte et la guerre continue en Allemagne. Marengo n'est pas la victoire décisive qu'espérait le général.

Bonaparte regagne Milan le 17 juin. Le lendemain il assiste à un Te Deum à la cathédrale, le *Duomo*, accompagné de Lannes et de Murat. Masséna le rejoint le 22. Il est nommé commandant en chef de la nouvelle armée d'Italie.

Le 25, Bonaparte quitte Milan à midi, s'arrête à Verceil, où il évoque avec le cardinal Martiniana l'idée d'un concordat, et traverse les Alpes le 27 juin par le Mont-Cenis. Il passe par Lyon, Dijon et Nemours et, le 3 juillet, à deux heures du matin, arrive aux Tuileries avec Bourienne et Duroc.

La guerre n'était pas finie. Le 16 juin, après la signature de la convention d'Alexandrie, le Premier Consul avait proposé à l'empereur d'Autriche de signer la paix : « C'est sur le champ de bataille même de Marengo, au milieu des souffrances et environné de quinze mille cadavres, que je conjure Votre Majesté d'écouter le cri de l'humanité¹. »

1. Napoléon Bonaparte, *Correspondance générale*, tome troisième, *op. cit.*, p. 303.

La réponse de l'empereur, soumis à l'influence de l'Angleterre, reste vague. Mais, en Allemagne, Moreau, s'étant emparé de Munich, impose à Kray, le 15 juillet, l'armistice de Parsdorf. Bonaparte signe des préliminaires de paix, mais sans suite.

Le Premier Consul envisageait de passer en Italie pour y porter ce coup décisif dont il rêvait, mais il fut devancé par Moreau qui enferma, avec l'aide du général Richepanse, l'armée autrichienne dans la forêt de Hohenlinden, le 3 décembre 1800. Trois semaines plus tard, Moreau était aux portes de Vienne. L'empereur signait l'armistice de Steyr, le 25 décembre.

C'est à Lunéville que fut conclu, par Joseph Bonaparte – le frère aîné de Napoléon – côté français et le chancelier Louis de Cobentzel côté autrichien, le traité de paix entre la France et l'Autriche, le 9 février 1801. Il reproduisait le traité de Campo-Formio et rétablissait la République cisalpine avec Milan pour capitale.

C'est Moreau, le rival, qui avait remporté la victoire décisive et non Bonaparte.

Marengo n'était qu'un engagement heureux, sans conséquences importantes, sauf pour l'Italie.

C'est Marengo qui allait pourtant entrer dans la légende, effaçant Moreau et sa victoire de Hohenlinden.

CHAPITRE II

L'histoire officielle de la bataille

Victorieux à Marengo, Bonaparte gagne Milan le 17 juin 1800. Son premier souci est l'élaboration du bulletin de l'armée de réserve, compte rendu de la bataille destiné à Paris et appelé à connaître une large diffusion en France. Il inaugure les célèbres bulletins de la Grande Armée, récits officiels des batailles napoléoniennes, arrangés au point que l'on disait dans les rangs des combattants : « Menteur comme un bulletin¹. »

Le terme convient parfaitement à celui dicté par Bonaparte et relatant la bataille de Marengo.

Le Premier Consul n'ignore pas que des courriers ont d'abord apporté à Paris la nouvelle de sa défaite et qu'il s'est écoulé un long intervalle avant l'annonce de la victoire. Il faut en donner les raisons. Quinze bulletins ont déjà raconté les débuts de la campagne.

Le bulletin daté du 15 juin² commence par Montebello, victoire importante, selon ce bulletin,

1. J. Tulard, Introduction à *Napoléon Bonaparte. Proclamations, ordres du Jour, bulletins de la Grande Armée*, Paris, UGE, coll. « Le monde en 10/18 », 1964, p. 8.

2. J. Garnier, *Les Bulletins de la Grande Armée*, Paris, Éditions Soteca, 2013, p. 144 et suiv.

puisque le général Melas se trouve alors encerclé. La seule issue, celle de Gênes, est coupée par la division de Chabran. « Incertain de ses mouvements », Melas se jette de façon inattendue sur l'avant-garde de Bonaparte.

À aucun moment, il n'est dit que le Premier Consul avait alors dispersé ses troupes à la recherche des Autrichiens et qu'il est, par sa faute, surpris par l'ennemi en état d'infériorité numérique.

« Quatre fois, lit-on dans ce bulletin, nous avons été en retraite, quatre fois nous avons été en avant. » Soixante pièces de canon sont prises et reprises et quand 10 000 cavaliers ennemis débouchent sur la plaine de San Giuliano, ils sont arrêtés par les grenadiers de la garde consulaire, « redoute de granit » au milieu de la superbe plaine de San Giuliano. Cavalerie, infanterie, artillerie, tout fut dirigé contre ce bataillon, mais en vain. « Ce fut alors que vraiment l'on vit ce que peut une poignée de gens de cœur. » Court épisode qui prend une dimension épique, la résistance du reste de l'armée doit cesser sous le feu de mitraille de plus de cent canons. On recule : « La bataille paraissait perdue. » En réalité, ce recul se révèle stratégique. C'est un piège et non une déroute. « On laissa avancer l'ennemi jusqu'à une portée de fusil du village de San Giuliano, où était en bataille la division Desaix, avec huit pièces d'artillerie légère en avant et deux bataillons en potence, en colonne serrée, sur les ailes. »

Le Premier Consul prend alors la parole : « Enfants, souvenez-vous que mon habitude est de coucher sur le champ de bataille. » Mots héroïques mais probablement inventés, qui galvanisent les

troupes. Desaix lance les siennes « au pas de charge » et culbute l'ennemi aux cris de : « Vive la République ! Vive le Premier Consul ! »

Aucune explication sur la présence de Desaix, comme s'il ne s'était pas éloigné. Le bulletin insiste en revanche sur la capture du général Zach, chef d'état-major autrichien, et de six mille hommes. Effondrement de l'ennemi qu'une charge de Bessières, chef de brigade, transforme en déroute. Kellermann est relégué au second plan. Bonaparte favorise ses « fidèles ».

Bilan : quinze drapeaux, quarante pièces de canon et huit mille soldats pris à l'ennemi. Autant de morts. Côté français, les chiffres sont minimisés à 600 tués et 1 500 blessés.

Les officiers ont été héroïques : sont blessés Champeaux et Boudet. Berthier a « ses habits criblés de mitraille », mais il faut évoquer la mort de Desaix. Frappé d'une balle en plein cœur, il n'a pas eu le temps de prononcer ces paroles taillées dans le marbre que lui attribue le bulletin : « Allez dire au Premier Consul que je meurs avec le regret de n'avoir pas assez fait pour vivre dans la postérité. » Phrase à l'antique, mais inventée.

À l'annonce de la mort du général en pleine bataille, nouveau mot cette fois attribué par le bulletin à Bonaparte lui-même : « Pourquoi ne m'est-il pas permis de pleurer ? »

Si le mot est probablement apocryphe, on ne peut douter du chagrin du Premier Consul qui, on le verra dans un autre chapitre, va exalter la mort de Desaix comme celle d'un héros. Il ne risque rien

à grandir le général puisqu'il ne l'aura plus comme rival, à l'inverse d'un Moreau.

Le bulletin du 18 juin revient sur Desaix¹. C'est Bonaparte qui a choisi Desaix pour l'accompagner lors de la première campagne d'Italie puis celle d'Égypte ; belle occasion, en évoquant la carrière du général, de rappeler les victoires de Bonaparte. « Le général Desaix est le premier Européen qui ait porté la gloire du nom français au-delà des cataractes. Il était adoré des habitants de la Haute-Égypte qui l'avaient surnommé le sultan juste. »

Suit le récit du retour de Desaix en France après les mauvais traitements infligés par les Anglais. Occasion de dénigrer la perfide Albion.

Les soldats de l'armée de réserve sont à leur tour exaltés. Rappelons que les bulletins leur sont destinés, avant de partir pour la France ; le général leur explique une bataille qu'ils n'ont vue que de leur place dans les combats. Que lit-on dans le bulletin du 17 juin : « Le Premier Consul disait, en revenant de la bataille, et voyant une grande quantité de soldats blessés dans le dénuement et les embarras, suites inévitables d'une grande bataille : "Quand on voit souffrir tous ces braves gens, on n'a qu'un regret, c'est de n'être pas blessé comme eux pour partager leur douleur." »

La bonté du général s'étend à l'ennemi. Le même bulletin signale : « Plusieurs grenadiers hongrois et allemand prisonniers, passant auprès du Premier Consul le reconnurent, ayant été fait prisonniers

1. J. Garnier, *Les Bulletins de la Grande Armée*, op. cit., p. 147.

dans les campagnes de l'an V et de l'an VI [la première campagne d'Italie]. Beaucoup se mirent à crier avec une espèce de satisfaction : « Vive Bonaparte ! »

L'ordre à l'armée du 24 juin¹ proclame : « La journée de Marengo sera célèbre dans l'histoire. Treize places fortes contenant mille pièces de gros calibre sont en notre pouvoir et nous nous trouvons en position de conclure une paix solide, ou, si l'aveuglement de nos ennemis s'y oppose, de commencer une campagne brillante et décisive pour le repos de l'Europe et la gloire de la nation. »

Ce sont les bulletins qui imposent la version officielle de la bataille de Marengo.

Au même titre que les autres, elle va s'inscrire dans le paysage parisien. L'ancienne barrière de Charenton prend le nom de Marengo car, comme l'explique J. de la Tynna dans son *Dictionnaire des rues de Paris*, « c'est par cette barrière que le Premier Consul entra dans Paris, le 3 juillet 1800, après la célèbre bataille qu'il gagna à Marengo, le 14 juin 1800, sur les Autrichiens² ».

S'y ajoute en 1806 la place Marengo, entre la rue du Coq-Saint-Honoré et la rue de la Bibliothèque.

Au sortir de la grande conjuration de 1804 réunissant Cadoudal, Pichegru, et dans une certaine mesure Moreau, Bonaparte, pour exalter sa victoire de juin 1800 et effacer le souvenir de Hohenlinden, fait rédiger une *Relation de la bataille de Marengo*

1. *Ibid.*, p. 151.

2. J. de la Tynna, *Dictionnaire topographique, historique et étymologique des rues de Paris*, Paris, chez J. de la Tynna, 1812, p. 279.

gagnée le 25 prairial an VIII par Napoléon Bonaparte, Premier Consul, sur les Autrichiens aux ordres du lieutenant général Melas. D'un format in-8°, ce magnifique ouvrage, qui sort des presses de l'Imprimerie impériale, est illustré par trois plans, une vue générale, une situation de l'armée de réserve et un frontispice dû à Horace Vernet.

Il devient le récit officiel de la bataille, un récit largement diffusé.

Mais Marengo continue à obséder Napoléon : il n'a, dans la réalité, prévu aucun mouvement, n'a fait preuve d'aucun de ces traits de génie qui lui assureront la victoire à Austerlitz ou à Friedland. La retraite s'est arrêtée parce que Desaix a surgi au dernier moment et a renversé l'issue des combats.

Le 1^{er} mai 1805, à l'occasion d'un voyage en Italie, Napoléon passe à Marengo. Il refait alors la bataille et va imposer un nouveau récit.

Notre gauche plie et recule, mais en ordre (dans la réalité, il n'en fut guère ainsi). Notre droite cependant s'accroche opiniâtement à Castel Ceriolo (alors que de fait elle reflua à plusieurs kilomètres). Autour de ce gond inébranlable, toute notre retraite pivote lentement, suivant ce nouvel axe de repli qu'en pleine bataille Bonaparte lui indique pour remplacer la route de San Giuliano (tout cela est imagination pure). S'acharnant à couper cette route qu'ils nous croient indispensable, les Autrichiens avancent imprudemment leur droite, cependant que leur gauche est toujours

arrêtée devant Castel Ceriolo. Lorsque donc Desaix débouche en face de cette droite, Bonaparte leur assène de Castel Ceriolo une contre-attaque qui tombe sur leur flanc gauche et tout de suite menace dans leur dos les ponts de la Bormida, coupant une éventuelle retraite (en réalité, nous ne débouchâmes de Castel Ceriolo que très tard, la victoire déjà acquise). Pris en tenaille, l'adversaire s'arrête, reflue et se débande¹.

On le voit, dans cette nouvelle version, l'effet de surprise est minimisé, le recul des Français réduit et stratégique, le rôle de Desaix, jusqu'alors exalté pour faire ombre à Moreau, est encore plus limité que dans les récits précédents : il n'est plus le vrai vainqueur de Marengo ; tout a été pensé par Bonaparte.

Dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, Napoléon revient plusieurs fois sur ses échecs à Saint-Jean d'Acre et à Waterloo. Il n'oublie pas Marengo. Voici comment il raconte la bataille devant son entourage, le soir du 29 août 1816 :

Desaix, aussitôt après son arrivée, reçut le commandement de la réserve. Sur la fin de la bataille, et au milieu du plus grand désordre apparent [*le mot est important*], Napoléon arrivant près de lui : « Eh bien ! lui dit Desaix, nos affaires vont bien mal, la bataille

1. A. Fugier, *Napoléon et l'Italie*, Paris, Janin éd., 1947, p. 100.

est perdue : je ne puis qu'assurer la retraite, n'est-ce pas ? – Bien au contraire, lui dit le Premier Consul ; pour moi la bataille n'a jamais été douteuse ; tout ce que vous voyez en désordre, à droite et à gauche, marche pour se former sur votre queue : la bataille est gagnée. Poussez votre colonne en avant : vous n'avez qu'à recueillir le fruit de la victoire¹. »

On le voit, à partir de 1805, Napoléon a fini par croire que les opérations qu'il aurait dû faire ont bien été effectuées : il était victime de la fabrication de la légende. Tout aurait été pensé à l'avance et la victoire n'a pas été l'effet du hasard, du retour de Desaix attiré par le bruit du canon.

Lorsqu'il dicte l'histoire de ses campagnes à ses compagnons d'exil, un long passage est consacré à Marengo².

Il raconte le début des opérations, dont la victoire de Montebello, il insiste ensuite sur la supériorité numérique des Autrichiens au moment où s'engage la bataille. Le village de Marengo a été emporté par l'ennemi et la division de Victor doit reculer. « Cependant au milieu de cette immense plaine, l'armée reconnaît le Premier Consul, entouré de son état-major et de deux cents grenadiers à cheval, avec leurs bonnets à poil ; ce seul aspect suffit pour rendre aux troupes l'espoir de la victoire : la confiance renaît ; les fuyards se rallient

1. Comte de Las Cases, *Mémorial de Sainte-Hélène*, éd. Dunan, 2 vol., Paris, Flammarion, 1951, t. 2, p. 263.
2. *Correspondance de Napoléon I^{er}*, *op. cit.*, t. 30, p. 368.

sur San Giuliano, en arrière de la gauche du général Lannes. »

C'est l'apparition de Bonaparte qui change tout et non l'arrivée de Desaix, que Napoléon fait surgir plus tôt, à trois heures au lieu de cinq heures. Il lui ordonne de prendre position en avant de San Giuliano et fait changer la ligne de retraite de Victor et de Lannes, laissant libre la chaussée de Tortone. C'est là que s'engouffre Zach, qui a remplacé Melas – lequel, sûr de sa victoire, est allé se reposer à Alexandrie.

La retraite des Français s'achève. Brusquement, Bonaparte met ses forces en ordre de bataille, plaçant Desaix et sa division toute fraîche en première ligne. La charge de Desaix, appuyée par la cavalerie de Kellermann, arrête la poursuite des Autrichiens et enfonce l'ennemi. Victor reprend Marengo.

« L'armée ennemie, dicte Napoléon, était dans la plus horrible déroute, chacun ne pensait plus qu'à fuir. L'encombrement devint extrême sur les ponts de la Bormida, où la masse des fuyards était obligée de se resserrer ; et, à la nuit, tout ce qui était resté sur la rive gauche tomba au pouvoir de la République. »

C'est Melas qui est maintenant pris entre Bonaparte, qui n'a plus que la Bormida à franchir à son tour pour l'attaquer, et Suchet, qui est sur ses arrières avec l'armée du Var et marche sur Gênes.

Melas doit signer une convention qui lui permet de retourner derrière Mantoue.

Tel est le dernier récit de Napoléon sur la bataille de Marengo.

Cette bataille, Napoléon l'aura évoquée dans les bulletins de l'armée de réserve, dans la relation officielle qui fut imprimée en 1805, sur le champ de bataille lors d'un voyage en Italie, dans le *Mémorial* et dans ses dictées à Sainte-Hélène.

Une bataille que Napoléon n'a cessé de refaire, conscient qu'il fut prêt de sa perte pour avoir trop dispersé son armée. Il en tirera la leçon en 1805 à Austerlitz. Cette fois, il aura reconnu le terrain, affrontera l'ennemi avec l'ensemble de ses forces, et l'emportera à la faveur d'une manœuvre géniale qu'il n'avait pu effectuer cinq ans plus tôt.